



## La jeune Africaine et le sport

### « Dynamiser » les populations féminines

La nature de la femme est fondamentalement passive ; elle attend, elle se laisse porter. Elle a toujours représenté un frein à l'évolution des civilisations plus qu'elle n'y prend part. Les nouveaux Etats africains ont pris conscience de cela, et du rôle qu'elle pouvait tenir dans leur avenir. Des mesures sociales et juridiques ont été prises pour encourager sa participation à la vie politique et économique du pays ; des femmes de valeur sont apparues, énergiques, lucides, sensibles aux courants extérieurs et capables de les adapter autour d'elles, elles s'efforcent d'agir sur la population féminine. Mais l'emprise des traditions reste presque partout la loi : c'est toute une mentalité qu'il faut transformer.

Dans ce contexte, l'Education nationale assume une véritable mission. Les jeunes générations scolarisées qui ont bénéficié d'une orientation professionnelle et arrivent à l'âge adulte représentent sa « mise » sur l'évolution féminine. Ce sont elles qui doivent progressivement, irrésistiblement, faire pencher la balance dans le sens d'une réelle émancipation de la femme africaine.

Mais en dehors du cadre scolaire, la prorogation des loisirs et de la culture peut être un élément bienfaisant en ouvrant des horizons nouveaux. Tous les moyens efficaces doivent être employés pour « dynamiser » la population féminine.

### Afrique et sport féminin : dissonance ?

Il est certain que ce rapprochement provoque une impression de dissonance, c'est qu'il suppose un affranchissement moral qui est loin d'exister dans la société actuelle, et une attitude qui s'intègre mal à l'ensemble du caractère de la jeune Africaine.

Ces obstacles psychologiques ne sont pas si différents de ceux que rencontrait le sport féminin en France il n'y a pas bien longtemps.

C'est d'abord le manque d'accoutumance à l'idée, ce qui est trop neuf désoriente, sans être contre, on n'est pas encore « pour », parce que cela ne se fait pas beaucoup. Cela s'appelle aussi « le poids des traditions », et ce n'est pas très éloigné de l'indifférence : c'est ce qui s'oppose à l'évolution sociale et qu'il faut donc combattre.

La réticence ou l'opposition à fondement religieux est plus profonde et plus résistante. On peut lui trouver un équivalent dans un préjugé social autrefois courant en France.

## Il y a loin de la danse au sport

Ce n'est pas faute de dispositions naturelles que la jeune Africaine est si peu familiarisée avec le sport. Dans des pays où la majorité de la population ne connaît ni gaz, ni électricité, ni eau courante, et *encore* moins les moyens de locomotion, l'effort physique est un aspect constant de la vie quotidienne. C'est la femme qui a toute la charge de l'entretien du foyer et d'une partie de la subsistance ; très jeune, elle commence à porter de lourdes charges sur la tête et à parcourir à pied de longues distances. Elle y acquiert une grande résistance, une force et une agilité étonnantes.

Il faut aussi mentionner la fréquence des qualités de rapidité et de détente, mais surtout la souplesse ou plus exactement la décontraction musculaire qui correspond bien à un caractère naturel enjoué. Et puis, on connaît cette faculté de réponse immédiate, instinctive, à un rythme musical. La danse est la seule activité physique pratiquée par plaisir, comme un don inné.



## Une minorité convaincante

Les débuts du sport féminin sont inévitablement liés au développement de la scolarisation, plus ou moins avancée dans chaque pays. En plus des installations matérielles dont il dispose, le cadre scolaire présente des conditions favorables sur le plan psychologique : la jeune fille s'y sent en sécurité ; le poids des traditions joue moins, le côté « spectacle » du sport qu'elle redoute et réprouve s'efface devant le caractère d'activité collective tandis que l'effort physique réclamé est accepté comme un aspect du devoir scolaire.

Dans les principales villes de chaque pays, les établissements scolaires de quelque importance ont tous leur équipe de basket, souvent de volley et d'athlétisme.

Le sport scolaire ne touche, bien sûr, qu'un très petit public. Mais ce qui importe, pour l'instant, c'est d'amener au sport une minorité convaincue et convaincante par son exemple, de détecter des cadres, « futurs missionnaires » du sport en Afrique ; ce qui importe, c'est de donner au sport dans chaque pays une solide structure de base, grâce à la coopération du personnel de l'assistance technique et des fonctionnaires africains. Là où des efforts sérieux ont été faits dans ce sens, je pense particulièrement à la Côte-d'Ivoire, on peut attendre des résultats plus rapides et encourageants.

Il ne faudrait pas que cet élan soit stoppé par trop de carences matérielles ; partout, on manque d'encadrement, dans l'enseignement primaire, les institutrices n'ont aucune formation en matière d'éducation physique ; les piscines existantes sont inabordables, il n'y a pas de terrains à proximité des écoles, le matériel manque souvent...

Passer de la danse au sport pose toutes sortes de problèmes.



## Le témoignage de Dakar

Sans vouloir donner au sport féminin une importance exagérée dans des pays où tant de questions urgentes se posent, il a sa place dans les domaines de l'éducation et des loisirs, et sa justification sociale profonde derrière les arguments classiques.

Aux dirigeants qui ont senti cela et se dévouent à leur tâche, on ne peut même plus opposer ce vieux proverbe sénégalais : « Pousse-le qu'il aille boire : c'est qu'il n'a plus soif. » A Dakar, les jeunes Africaines ont fait leur apparition — une apparition remarquée — sur la scène du sport international. Comme les équipes masculines, elles ont été encouragées, admirées, applaudies ; ces quelques jeunes filles en ont témoigné, en Afrique aussi, la « soif » existe, et leur rayonnement contribuera à la propager.

*Florence Pétry-Amiel.*